



# L'HISTOIRE DE NAPOLÉON

*H. E. Marshall*

Image de couverture : *Portrait de Napoléon Bonaparte en premier consul* (1803), Jean Auguste Dominique Ingres.

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

# L'HISTOIRE DE NAPOLEÓN

Par H. E. Marshall

TRADUIT ET MIS EN PAGE  
PAR **MAEVA DAUPLAY**





## Préface

Chacun de nous porte en lui une pièce obscure et mystérieuse, dont les portes fermées ne laissent passer que lui-même et Dieu, seuls capables de voir et de connaître ce qui s'y trouve. Chez certains, cette pièce est petite, et bien des choses demeurent au-dehors, visibles et connues de tous. Chez d'autres, elle est très vaste, enfermant peut-être l'homme tout entier, dans ce qu'il a de plus vrai. Et lorsque nous rencontrons une telle personne, et que nous nous demandons si elle est grande ou petite, bonne ou mauvaise, nous devons, si nous sommes honnêtes, répondre : « Je ne sais pas, car je ne puis comprendre. »

Tel était le grand Napoléon Bonaparte. La pièce étrange et obscure qu'il portait en lui était très vaste. Et bien qu'ils soient nombreux à lever haut une torche flamboyante en disant : « Venez, suivez-moi, et je vous montrerai ce qui se cachait dans ce lieu obscur », la lumière s'éteint dans la fumée et les flammes, l'obscurité paraît plus profonde encore, et nous n'en savons pas davantage.

Ainsi, si vous me demandez si ce Napoléon est un véritable héros, je réponds : Dieu – lui seul qui a vu et connaît ce qui se trouvait dans cette pièce obscure – Dieu seul le sait.

H. E. MARSHALL

OXFORD



# I. Napoléon à l'école

Au sud de l'Europe s'étend une mer bleue et ensoleillée que l'on appelle la Méditerranée.

Dans cette mer claire et lumineuse, à une cinquantaine de milles des côtes de l'Italie, se trouve l'île de Corse, petite île sauvage et belle, couverte de montagnes. Ses habitants sont robustes et courageux et, comme tous les peuples des montagnes, ils aiment la liberté. Mais pendant des centaines d'années, l'île appartient à la République de Gênes. Les Corses supportaient mal d'être gouvernés par Gênes ; et, sous la conduite d'un chef nommé Pasquale Paoli, ils finirent par se révolter et lutter pour leur liberté – si vaillamment, en vérité, qu'ils faillirent chasser les Génois de l'île. Ceux-ci demandèrent alors l'aide des Français et, las de la lutte, finirent par vendre la Corse à la France.

Les Corses en furent profondément indignés. Quel droit les Génois avaient-ils de les vendre comme du bétail à un nouveau maître ? disaient-ils. Ils continuèrent donc à combattre les Français comme ils avaient combattu les Génois.

Parmi ceux qui prirent part à la lutte se trouvaient Charles-Marie Bonaparte et sa courageuse épouse, Letizia. Bonaparte était Italien, mais sa famille vivait en Corse depuis de nombreuses années. Il était noble ; pourtant, en Corse, il y avait peu de différence entre les nobles et les bergers : tous étaient également pauvres et fiers. Letizia était jeune et belle, et pourtant elle supportait avec courage toutes les épreuves de la guerre. Elle suivait son mari jusque sur les champs de bataille ; souvent exposée au danger des balles, elle ne craignait rien et ne pensait qu'à la sécurité de son époux et à la liberté de son pays.

Par des sentiers de montagne escarpés et étroits, à travers des forêts sans chemins – que l'on appelle en Corse le « maquis » –, franchissant des rivières sans pont, Letizia suivait son mari. Elle n'était encore qu'une jeune fille, mais elle avait le cœur d'un héros, et ce n'est que lorsque la lutte devint sans espoir qu'elle consentit à céder.

Car la France était grande et la Corse petite ; et, malgré leur bravoure, les habitants durent finalement se soumettre. Leur île devint une partie du royaume de France, et leur chef, Pasquale Paoli, s'enfuit au-delà des mers.

Et c'est là, sur cette petite île, presque aussitôt après que le bruit de la bataille se fut tu, au milieu d'un peuple plein d'une colère sombre et d'amertume contre ses vainqueurs, qu'un brûlant jour d'août 1769 naquit un petit garçon, fils de Charles et de Letizia Bonaparte. Ils lui donnèrent le nom de Napoléon, un nom qu'il devait rendre célèbre dans le monde entier, et pour toujours.

Napoléon avait plusieurs frères et sœurs, et leur mère, qui n'avait qu'une seule servante, avait peu de temps à leur consacrer. Elle leur donna donc une grande pièce vide pour y jouer. Les murs et le sol étaient nus, et il n'y avait rien d'autre que les jouets des enfants. Là, ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient. Ils griffonnaient et dessinaient sur les murs, et inventaient toutes sortes de jeux. Napoléon dessinait toujours des soldats marchant au combat, et ne jouait qu'avec un tambour et une épée de bois. Il organisait aussi des batailles entre les garçons du voisinage. Ces guerres duraient parfois des mois, au cours desquels se succédaient combats acharnés, surprises et assauts. Napoléon était toujours le chef, et obligeait les autres à lui obéir. Il n'avait peur de personne et mordait, griffait ou frappait qui bon lui semblait, grand ou petit. Il était souvent bruyant et querelleur, et malmenait ses frères et sœurs, surtout Joseph, qui était plus âgé que lui.

Mais il lui arrivait aussi, très jeune déjà, d'être sombre et pensif. Alors il se promenait seul, refusant de parler ou de jouer avec les autres. C'était un petit garçon négligé, qui ne se souciait guère de son apparence. Ses cheveux noirs, raides et emmêlés, tombaient sur son

visage brun ; ses bas glissaient sur ses chaussures ; et, dans l'ensemble, il devait avoir l'air d'un petit garçon sauvage et désordonné.

Lorsqu'il eut environ cinq ans, Napoléon fut envoyé dans une école de petites filles tenue par des religieuses. Mais il n'y resta pas longtemps et fut bientôt placé, avec son frère Joseph, dans une école de garçons. Là, les élèves étaient disposés en deux rangées se faisant face, chacune sous un grand drapeau. L'un était celui de Carthage, l'autre celui de Rome, portant les lettres S.P.Q.R., qui signifient *Senatus Populusque Romanus*, c'est-à-dire « le Sénat et le peuple romain ».

Les garçons étaient ainsi répartis afin que chaque camp s'efforce d'apprendre mieux que l'autre, et de lutter et vaincre dans les leçons, comme les Romains et les Carthaginois avaient combattu dans les guerres.

Comme Napoléon était le plus jeune des deux frères, on le plaça dans le camp de Carthage. Mais cela ne lui plaisait pas du tout, car il savait, par l'histoire, que les Romains avaient toujours été les vainqueurs, et il aimait être du côté de ceux qui gagnent. Joseph, qui s'en souciait moins, échangea donc sa place avec lui et lui permit d'être Romain.

Napoléon aimait les soldats plus que tout au monde, et il désirait ardemment en devenir un. Chaque matin, avant de partir à l'école, on lui donnait un morceau de pain blanc. Il avait l'habitude de l'échanger avec un soldat contre un morceau de pain brun, plus grossier. Sa mère n'en était guère satisfaite.

— Pourquoi donnes-tu ton bon pain blanc pour un morceau de pain brun ? lui demanda-t-elle un jour.

— Parce que, répondit Napoléon, si je dois devenir soldat, il faut que je m'habitue à manger le pain des soldats. D'ailleurs, je l'aime bien.

Comme il aimait tant les soldats, ses parents décidèrent qu'il en serait un. Et, un jour de décembre, un petit navire quitta la Corse, emportant Charles Bonaparte et ses deux fils, Joseph et Napoléon, vers la France. Napoléon n'avait pas encore dix ans, et Joseph était à

peine plus âgé d'un an. Celui-ci devait apprendre à devenir prêtre, et Napoléon, soldat.

Les garçons furent envoyés à l'école dans une ville appelée Autun. Joseph devint bientôt un favori parmi ses camarades. D'abord un peu timide, il se montra vite vif et gai, et prit part aux jeux avec les autres garçons.

Napoléon, au contraire, restait silencieux et triste. Son visage sombre avait un air renfrogné, et, au lieu de se joindre aux jeux, il préférait se promener seul. Les autres garçons se mirent donc à le taquiner. Ils l'appelaient « le Corse peureux » et lui rappelaient que son île avait été conquise par les Français. Au début, Napoléon n'y prêta aucune attention. Puis, un jour, se retournant brusquement vers ses tourmenteurs, il s'écria :

— Si les Français n'avaient été que quatre contre un, ils n'auraient jamais pris la Corse ; cependant ils étaient dix contre un !

Mais si Joseph était le plus aimé, Napoléon était de beaucoup le plus intelligent. Il apprit rapidement à lire et à parler français. Car, pour les deux garçons, le français était une langue étrangère : chez eux, en Corse, on parlait italien. Cependant, bien que Napoléon apprît à très bien parler le français, il fit toute sa vie des fautes, surtout à l'écrit. Il écrivait d'ailleurs très mal – pour cacher son orthographe défectueuse, disent certains.

*Fin de l'extrait*